

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 80 (1992)

Heft: 4

Rubrik: Dossier

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Partantes sans bagages

*Le témoignage
de quatre femmes qui
ont tracé elles-mêmes
leur chemin dans la vie
et s'y sont épanouies.
A leur naissance pour-
tant le destin était loin
de les avoir favorisées.*

Elles s'appellent Christiane, Margarida, Claire et Julita. Elles auraient pu s'appeler Maria, Sophie ou Antoinette. Elles sont nées en Suisse ou ailleurs.

Ce qu'elles ont en commun? Une histoire qui commence comme celle de Cendrillon; mais dans leur histoire à elles, le papillon sorti de la chrysalide ne l'a pas été par le miracle d'un coup de baguette magique mais bien par leur volonté tenace, leur optimisme, leur goût d'apprendre et leur joie de vivre. Elles ont donné plus qu'elles n'ont jamais reçu. Leur réussite n'est pas une réussite de salon, elle n'est ni financière ni politique et elles n'en tirent ni gloire ni argent. Elles n'ont pas de dons exceptionnels et ressemblent à toutes ces femmes que l'on croise dans la rue. Leur réussite est celle du cœur et de l'épanouissement personnel mis au service des autres.

Ce qu'elles ont gagné? Une place dans la société et une grande richesse intérieure.



Julita, son Espagne à elle n'intéresse personne.

**«Julita,
une longue lutte
pour apprendre»**

Julita Maddalena, 47 ans, est aide de crèche à l'Hôpital des Cadolles de Neuchâtel. Son mari, mécanicien de précision, est actuellement au chômage. Ses deux enfants

réussissent leurs études. L'aîné fréquente la Faculté de droit de l'Université de Neuchâtel, la cadette le Gymnase. L'histoire de la vie de Julita Maddalena est celle d'une lutte pour apprendre, pour se défaire des liens implacables de l'absence de formation.

Elle est née en 1945 dans un village du nord de l'Espagne. Ses parents, de petits paysans analphabètes, vivent difficilement. Son père, républicain pendant la guerre civile, subit le joug de la dictature franquiste, une oppression qui pèse sur la vie de la famille. En 1955, son père meurt et sa mère doit se débrouiller seule avec ses neuf enfants. Julita garde les moutons. Quand elle peut aller à l'école, l'hiver surtout, elle doit prendre avec elle un tabouret parce qu'il n'y a pas assez de bancs. A cette saison, les enfants, libérés des travaux des champs, s'entassent dans la classe.

Elle apprend quelque peu les lettres dans un ouvrage de catéchisme. Il faut mémoriser des prières. Les coups pleuvent à la moindre erreur. Julita doit passer parfois une matinée entière agenouillée sur des petits cailloux pointus car elle n'est pas allée à la messe du dimanche. Lorsqu'elle a 12 ans, sa mère l'envoie pour deux mois aux cours payants du soir chez l'instituteur du village voisin. Elle y apprend à lire et à écrire. Elle rêve de partir, de devenir infirmière. La vie au village est impitoyable. Les gens vivent dans la terreur de la magie noire, du mauvais sort et des dénonciations.

Les années soixante

Un de ses frères aînés qui travaille en France propose à Julita de l'emmener. Elle part. Elle a 17 ans et débarque à Montbéliard. Elle trouve du travail au noir dans un hôtel. Il lui faut laver la vaisselle du matin

jusque tard dans la nuit. Ses mains se couvrent d'eczéma. Son frère déniche pour elle un autre emploi à Paris. Elle devient bonne à tout faire dans une famille. Le père est militaire de carrière et la vie dans l'appartement parisien ressemble à celle d'une caserne. Julita dort sur un lit de camp à la cuisine. Chaque matin, elle le range dans l'armoire à balais. Elle aide au ménage et sert les repas vêtue en soubrette avec des gants blancs. Ses journées sont rythmées par la petite cloche d'argent qu'agite sa patronne. Elle n'a droit qu'à la cuisine. Elle doit s'y laver, y manger seule et y passer ses soirées.

Deux mois passent ainsi. Elle finit par appeler son frère à son secours. Il ne tarde pas à venir la chercher et l'emmène en Suisse, à Porrentruy. Elle trouve un nouvel emploi dans un hôtel. Elle y fait les lits, elle sert au café. Elle envoie presque la totalité de son salaire à sa mère, car il reste encore quatre enfants à élever. Elle travaille ainsi durant cinq ans.

Cruelle ignorance

En 1967, Julita épouse un mécanicien de précision italien et s'installe à Tramelan. Elle travaille dans une fabrique d'horlogerie. Mai 1968 fut pour elle une époque cruelle. Son mari fréquente des milieux intellectuels. Le soir, tous parlent politique et s'enflamment. Ils lisent Marx, Lénine, Engels. Julita entend ces noms et d'autres encore. Une fois, on lui demande quand est mort Garcia Lorca. Elle n'en a jamais entendu parler. Elle se sent sottée. Son Espagne à elle, celle qui humilie, qui frappe, qui cultive l'ignorance, n'intéresse personne. Elle se décide pour une formation et devient coiffeuse. Les cours se déroulent à Bienne.

Elle travaille ensuite dans un salon à Tramelan durant trois ans. En 1971, elle met au monde son premier enfant, en Italie, près de Venise. Son mari avait alors décidé de renouer avec ses racines. Ce retour au pays fut de courte durée. Quelque temps après, elle se retrouve à Neuchâtel et reprend son métier de coiffeuse. Les horaires sont rigides et la garde de l'enfant pose problème. Elle retourne alors à l'usine afin de bénéficier des services d'une crèche. Elle travaille à Ebauche SA (Marin) puis elle trouve un emploi à la crèche de l'Hôpital des Cadolles. En même temps, Julita suit l'école du soir, créée par l'ambassade d'Espagne. Elle accomplit ainsi sa scolarité primaire et secondaire. Elle réussit à tout mener: son travail, son ménage, l'éducation de ses enfants, les cours du soir. Elle lit enfin Garcia Lorca et découvre tout ce qu'elle a toujours rêvé d'apprendre.

Aujourd'hui, Julita s'investit dans son travail. Elle suit les cours d'éducation permanente offerts par la fonction publique. Elle milite dans le Syndicat suisse des services publics. Elle y est déléguée nationale à la commission féminine.

Simone Forster



Margarida en pleine action au compost de quartier.

«Margarida, une Catalane irrésistible»

Quand elle est arrivée à Pully, commune résidentielle de la périphérie lausannoise, en 1985, à la suite d'un mari suisse et économiste rencontré en Espagne, elle a commencé par faire le tour des commerçants: «Bonjour! Je m'appelle Margarida, je viens de Barcelone...» On l'a regardée bizarrement: «Ici, les gens mettent du temps pour vous accepter...» Au bout de trois ans, avec son français hésitant, son intelligence psychologique, son punch, sa spontanéité contagieuse, elle était devenue une figure marquante de la vie locale; aujourd'hui, sept ans après, elle est connue et appréciée au niveau du canton pour ses initiatives en faveur du recyclage des déchets, une cause dans laquelle elle s'est jetée corps et âme après avoir fait diverses autres tentatives d'investir profitablement son enthousiasme et son énergie.

Exclue du savoir

Margarida de Trey-Terés a arrêté l'école à l'âge de 14 ans. Un peu à cause de sa famille, où on ne s'intéressait pas tellement à la culture, ni même à la situation politique, dans ces années pourtant dramatiques précédant et suivant la mort de Franco: «Pour moi, le gouvernement, c'était quelque chose qui appartenait à une autre planète, une assemblée d'hommes intouchables (je n'imaginai pas qu'une femme puisse en faire partie).» Et un peu à cause de son tempérament privilégiant l'expérience sensible, de sa méfiance envers l'aridité de la connaissance intellectuelle. «Le seul apprentissage que j'ai pu mener à bien, c'est celui de la dactylographie, à cause du

contact physique avec les touches de la machine!»

Quelques expériences professionnelles comme coiffeuse, puis vendeuse, mariage à 20 ans avec son premier mari barcelonais, maternité, contribution à l'entreprise familiale: un itinéraire classique sous toutes les latitudes. A 30 ans, une tentative d'obtenir son bac grâce à un cours de recyclage pour adultes se solde par un échec. «Je me sentais exclue de tout ce savoir dont on me parlait. J'étais la seule à ne même pas comprendre ce que c'était une racine carrée...» Un jour, le professeur explique la notion de communication. Pour la première fois, elle se sent concernée, demande un rendez-vous à l'enseignant, tente de «parler vrai» avec lui, de lui exprimer ses sentiments... Malentendu, le professeur se croit l'objet d'une tentative de séduction et coupe court à la conversation!

A la même époque, elle commence à souffrir de ne pas pouvoir prendre part à certaines conversations quand elle est en société: «Par exemple, si on parlait d'un film, même s'il m'avait procuré des émotions très fortes, je ne pouvais rien en dire, parce que j'étais incapable d'en situer le contexte social, ou historique, je ne me souvenais souvent même pas du titre!»

Le plus passionnant des théâtres

Arrivée en Suisse avec son deuxième mari et sa fille, elle ressent de plus en plus fortement le besoin de comprendre le monde qui l'entoure, sans renoncer à l'ap-

proche de type sensible qui est la sienne. Elle commence par aller assister aux séances du conseil communal puis, l'appétit venant en mangeant, elle se met à fréquenter le Grand Conseil. Avec délices: «Certains députés, qui désormais me connaissent, me demandent si je ne m'ennuie pas (il lui arrive d'assister à des sessions entières!).»

Mais comment pourrais-je m'ennuyer, c'est le plus passionnant des théâtres! Elle ne comprend pas tout ce qui se dit, en revanche elle comprend tout ce qui se passe, analyse avec une finesse confondante la psychologie des députés... qui désormais, l'ayant pleinement acceptée, lui accordent l'accès à la buvette. «Quand je lis les comptes rendus des séances dans les journaux, je me dis: oui, tout ce que le journaliste raconte est vrai, mais il y manque l'essentiel, les non-dits, l'ambiance affective...»

Et les déchets, dans tout ça? Eh bien, c'est une conférence du délégué cantonal à l'Environnement qui, un jour, a provoqué le déclic chez cette grande intuitive. Première étape: Margarida décide de créer un compost public dans le quartier de Pully où elle habite. Cette femme, qui sait à peine écrire une lettre en français et qui ne connaît pas le langage et les usages administratifs, entame des pourparlers avec la Municipalité, organise des séances d'information avec des experts, met sur pied un comité. Son charme, son dynamisme font merveille: depuis deux ans, le compost existe et remporte un franc succès auprès de la population. Margarida le gère au quotidien avec quelques autres personnes de bonne volonté, organise des réunions conviviales arrosées à la sangria autour des silos et distribue le terreau mûr.

Deuxième étape: elle s'attaque au problème des déchets spéciaux. Rien ne lui résiste: le Centre d'identification et de ramassage des déchets spéciaux (CRIDEC) d'Eclépens l'aide à organiser, un samedi de novembre dernier, une «fête» (avec musique et soupe aux pois), où les citoyennes et citoyens de Pully peuvent venir se débarrasser du contenu de leurs caves. La population afflue, déverse sur les tables pots de peinture entamés, médicaments périmés, piles et autres néons... On peut aussi visiter une exposition qui explique le système de tri et de recyclage des déchets

«Madame déchets»

Troisième étape: de plus en plus convaincue de la nécessité de motiver les gens de manière concrète et tangible, Margarida conçoit l'audacieux projet d'un bus-exposition itinérant. «Il s'agit d'expliquer, mais surtout de faire sentir les choses. Ma compréhension du processus de recyclage des piles a changé du tout au tout quand j'ai pu visiter l'usine Recymet, spécialisée dans la récupération des métaux lourds, toucher le filtre, la ferraille, l'eau de lava-

ge...»

Le 26 février dernier, elle parvenait à réunir autour d'une table une impressionnante brochette de personnalités travaillant dans le domaine du recyclage, dans l'administration, le monde politique et les entreprises privées. Un comité a été formé, la chasse aux sponsors a démarré... Après la séance, Margarida s'est déguisée en «Madame déchets», avec une ceinture formée de bouteilles en PET assemblées par une ficelle, afin que toute cette sérieuse assemblée emporte aussi un souvenir convivial de la soirée!

Le mari de Margarida a soutenu et aidé sa femme dans chacune de ses initiatives. Des ami-e-s ont donné de leur temps et de leur compétence dans différents domaines. Mais c'est elle qui a tout conçu, qui a tout porté à bout de bras, passant des heures au téléphone pour convaincre chefs d'entreprise et fonctionnaires, courant d'un rendez-vous à l'autre, en bus ou en train, dans tout le canton, argumentant avec son accent ensoleillé et laissant libre cours aux élans de son cœur.

Silvia Ricci Lempen

«Claire, participer aux changements du monde»

Née à Genève pendant la guerre d'une mère italienne et d'un père colporteur apatride dont elle sera orpheline à 12 ans, Claire Luchetta-Rentchnik a connu très tôt les réalités de la vie quotidienne. Se trouver à 12 ans cheffe de famille, alors que sa mère désespérée est alitée et que son frère n'a

que 7 ans, dépendre de la charité publique est une très lourde responsabilité. Aller à l'école comme toutes les petites filles du quartier et porter les robes usées offertes par les mères de ces mêmes petites filles fait partie de ces souffrances quotidiennes qui jonchent le chemin des moins favorisés.

A la table familiale, Claire est assise à la place du père disparu. C'est elle qui va quémander l'aide sociale à laquelle la famille a droit et que sa mère ne sait pas aller chercher, ce qui leur vaut d'être «conseillées» par une assistance sociale. Elle entend encore «les bonnes âmes charitables» s'inquiéter du bon usage de leurs dons: «D'où vient ce manteau neuf que porte votre fille?» ou encore: «Que faisiez-vous au café avec un homme?»

Les sous-entendus étaient à peine masqués et les regards restaient sceptiques lorsque la mère expliquait la visite du frère ou le cadeau d'une famille généreuse.

Claire raconte, sans aucun misérabilisme, et même avec humour, l'attente sans fin chez le boucher, une fois par semaine. Ce même boucher qui leur donne gratuitement un peu de viande – la seule que la famille mange – lorsque la boutique enfin est vide. On sent l'énergie extraordinaire que, déjà gamine, elle a déployée dans toutes les circonstances de sa vie, énergie et gaieté profonde qui marquent aussi ses loisirs. Sortie de l'école obligatoire, elle fait l'apprentissage d'employée de commerce prescrit par les services sociaux (bien qu'elle eusse préféré celui de clerc d'avocat). Sur les 75 fr. par mois qu'elle gagne, elle en donne environ 5 aux retenues légales et 65 à sa mère. De cette expérience, elle mènera un combat politique en faveur de l'apprentissage et fera admettre par exemple que les



Claire: lutter contre les injustices.

apprentis aient droit aux réductions accordées aux étudiants.

A 20 ans, elle touche un petit pécule que son père avait mis de côté pour ses enfants et part huit mois dans un kibboutz. La défense des pauvres la conduit inmanquablement à voter socialiste et l'expérience kibboutzim la confirme dans cette option de solidarité et de lutte contre l'exclusion et la discrimination. Là-bas, pour la première fois, elle se sent comme les autres et acceptée. Plus tard, deux filles naissent de son mariage. Entre la vie de famille et le travail professionnel elle n'a jamais trouvé le temps de faire des études.

Le respect des institutions

Durant le peu d'années que son père a vécu, il lui a inculqué l'amour et le respect de la Suisse et en particulier de ses institutions. Il admirait certains personnages comme M. Petitpierre, devenu président de la Confédération. «Mon père serait fière de savoir que j'ai côtoyé, travaillé et serré la main de ces importants élus», souligne Claire.

En 1974, lors de la votation Schwarzenbach, la question ne se pose plus, elle et son mari s'inscrivent au PS. Tout va ensuite très vite. En 1975, année des élections, le parti demande des femmes sur la liste. Connue par l'organisation de conférences sur l'éducation des petits dans son village, elle est élue. Elle assume son engagement totalement, elle cesse de travailler et, peu à peu, en plus de son mandat s'investit dans le journal Tribune socialiste. Elle est happée par des associations, rentre à la Société suisse des employés de commerce et devient commissaire d'apprentissage, milite pour changer la condition des apprentis et pour une meilleure formation professionnelle. Après douze ans elle abandonne la charge politique, satisfaite d'avoir particulièrement contribué avec les associations féministes au rapport sur la loi pour l'encouragement aux études. Elle conserve pourtant tous ses engagements associatifs. Rentrée au comité de la LICRA (Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme), elle est appelée au poste de secrétaire générale lors de la réorganisation de l'association suisse. Cet engagement lui tient tout autant à cœur. La position récente du conseil fédéral sur les délits racistes, pour laquelle elle s'est battue, lui fait très plaisir.

Il lui faut aussi songer à gagner sa vie. C'est pourquoi elle a fondé une société de communication où elle est seule pour l'instant mais qui démarre bien. Claire s'épanouit par les autres, par l'action avec et pour les autres. Elle voulait changer le monde en y participant, elle ne voulait pas que les injustices qu'elle avait vécues se reproduisent indéfiniment, leader née, la politique était son chemin.

Brigitte Polonovsky

«Christiane, tisser des liens avec les autres»



Christiane au mariage de son fils Luc: une belle fête champêtre.

Christiane est la cinquième des sept enfants que comptait une famille de paysans genevois.

Elle aurait aimé devenir institutrice, mais comme beaucoup de filles de la campagne des années soixante, elle est entrée en apprentissage d'employée de bureau à 15 ans.

Sa vie semble alors toute tracée selon un schéma classique: formation, emploi-mariage-enfants-emploi-travail bénévole.

Par chance, elle fait son apprentissage dans une petite maison de distribution de livres dont le directeur est une personnalité originale qui s'engagera entre autres dans l'éducation pour la paix. C'est alors que le commerce prend, aux yeux de Christiane, une autre dimension.

On lui propose le poste de fondée de pouvoir. Elle renonce, car à 22 ans elle épouse un menuisier de son village et arrête de travailler. Elle attendra quatre ans avant d'avoir sa fille, suivie de deux garçons. Après quelques années passées au village à élever ses enfants, Christiane décide d'aller retravailler dans la même librairie de gros dans laquelle elle avait fait son apprentissage. Les temps sont durs, son mari s'engage comme routier, ça rapporte plus.

Mariées s'abstenir

Elle adore chanter; jeune fille, elle faisait partie du chœur de l'église. Mais voilà, l'usage veut que les femmes mariées n'y sont pas acceptées, seules les femmes célibataires peuvent chanter! Les choristes hommes, eux, n'ont pas de problèmes. Ils peuvent chanter quel que soit leur état civil!

C'est la première révolte féministe de Christiane. Depuis 1967, hommes et femmes sont égaux au chœur de la paroisse du village.

«Etre bien dans sa peau pour aller vers les autres.» C'est dans cet esprit qu'elle

s'engage, à 22 ans, dans l'Action catholique générale féminine (ACGF), puis dans différents groupes, fait des visites à l'hôpital à des malades de la paroisse. Pour cela elle a reçu une formation œcuménique et psychologique donnée entre autres par un psychiatre.

Aujourd'hui pacifiste et tiers mondiste, elle milite dans le comité des Femmes pour la paix, et pour les Magasins du monde.

«Si on veut s'épanouir, dit-elle, il faut se tourner vers les autres et ne pas penser qu'à soi.»

Un chalet à la montagne, ce n'est pas nécessairement un paradis, mais tous les week-ends c'est un bon changement d'air. Ce rythme de vie cependant coupe des contacts avec les gens du village et de la paroisse. Heureusement, comme son mari a construit dans la grange un deuxième appartement, les enfants montent souvent et c'est l'occasion des rendez-vous de famille.

La politique, pas pour moi

Christiane n'a jamais voulu être portée sur une liste électorale de sa commune. Elle est déjà apparentée à près de la moitié du village. Elle ne se sent pas attirée par les activités politiques, bien qu'autrefois elle ait milité pour la création d'une crèche... qui ne s'est jamais ouverte.

Lorsque j'ai fait la (re)connaissance de Christiane, c'était au comité des Femmes pour la paix. Là elle m'a rappelé qu'elle avait été mon élève aux cours commerciaux. Elle se souvenait même d'un sujet de composition que j'avais donné: «Un esprit sain dans un corps sain!»

Au fond Christiane c'est cela, un esprit équilibré tourné vers les autres dans une personnalité qui se sent bien dans sa peau, là où elle est.

Jacqueline Berenstein-Wavre